Bibliothèque
d'Archéologie
Méditerranéenne
et Africaine
3

Dans la lignée des anciens *Travaux de Centre Camille Jullian*, la *Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine* (BiAMA) regroupe des travaux (monographie, actes de colloques, ouvrages collectifs) en relation avec les programmes scientifiques du Centre Camille Julian, sur l'histoire et l'archéologie de la Gaule méridionale, de l'Afrique du Nord et du bassin méditerranéen. La BiAMA peut comprendre des sous-séries, comme la collection *Études massaliètes* (EtMassa).

Responsable légal :
Dominique Garcia, Directeur du CCJ
Directeur de la publication :
Henri Tréziny
Comité de pilotage :
Xavier Delestre, Dominique Garcia, Henri Tréziny
Conception graphique et mise en page :
Véronique Gémonet

Comité de lecture :
Ph. Borgard (CCJ, CNRS), M.-Br. Carre (CCJ, CNRS), X. Delestre (DRAC PACA), D. Garcia (CCJ, Université de Provence), M. Griesheimer (CCJ, Université de Provence), A. Hermary (CCJ, Université de Provence), Ph. Jockey (CCJ, Université de Provence), M. Lombardo (Professeur à l'Université de Lecce), T. S. Loseby (Professeur à l'Université de Sheffield), J.-M. Mignon (Service archéologique départemental du Vaucluse), P. Pomey (CCJ, CNRS), L. Rivet (CCJ, CNRS), J. Sanmarti (professeur à l'Université de Barcelone), H. Tréziny (CCJ, CNRS), C. Virlouvet (CCJ, Université de Provence), E. Voutiras (Professeur à l'Université de Thessalonique).

Publications du Centre Camille-Jullian

Centre Camille Jullian

Ouvrage financé par le Conseil Régional Provence-Alpes Côte d'Azur

Région Provence Alpes Côte d'Azur

© 2010 pour tous pays,
Édition Errance, éditeur du groupe Actes Sud,
7, rue Jean Du Bellay 75004 Paris
Tél. : 04 43 26 85 82
Fax : 01 43 29 34 88
Courriel : contact@editions-errance.fr
http://www.libairie-epona.fr

Centre Camille Jullian
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme
5 rue du Château de l'Horloge. BP 647, 13094 Aix-en-Provence Cedex 2

ISBN :

Illustration de couverture : Paysage de l'Italie méridionale, au sud de Garaguso (cl. Osanna).
Illustration 4ème de couverture :
(cl.)

Envoyer les manuscrits à :
Henri Tréziny
Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine

Centre Camille Jullian
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme
5 rue du Château de l'Horloge. BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 2

BIBLIOTHÈQUE D' ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE ET AFRICAINE - 3

GRECS ET INDIGÈNES DE LA CATALOGNE À LA MER NOIRE

Actes des rencontres du programme européen Ramses^2 (2006-2008)

Édités par Henri Tréziny

2010

1. Grecs et non-Grecs en Languedoc oriental : Espeyran, Le Cailar et la question de Rhodanousia

Réjane Roure

L'identification de la colonie massaliète de Rhodanousia fait partie des controverses qui ressurgissent régulièrement au sein de la protohistoire méditerranéenne : un débat ancien agite les historiens et les archéologues sur l'emplacement de cet habitat évoqué par quelques sources antiques. Plusieurs sites ont été proposés sans qu'une certitude s'établisse, même si un consensus, ou plutôt une habitude, s'est imposé chez la plupart des auteurs depuis les années soixante-dix autour d'Espeyran dont le nom est le plus souvent associé aux citations concernant Rhodanousia, même si d'autres villes – Arles par exemple – reviennent aussi régulièrement. Au-delà de la controverse régionale, ce problème de localisation nous pousse à nous interroger sur la qualification ou le statut accordé à un site et sur les données que les archéologues mettent en avant pour parler d'un site grec ou d'un site indigène, en analysant l'évolution de ces critères depuis les cinquante dernières années.

Sources littéraires

Les sources littéraires concernant Rhodanousia sont peu nombreuses, à l'instar de celles concernant toutes les colonies massaliètes de Gaule méridionale. Le principal texte est celui du Pseudo-Scymnos, auteur de la fin du II^e^ s. av. n. è., qui mentionne les différents établissements fondés par Marseille sur le littoral : « Les Phocéens fondateurs de Massalia possèdent Agathè et Rhodanousia, que baigne le grand fleuve Rhodanos … Suivent, après Marseille, Tauroeis et, à proximité, la ville d'Olbia, et Antipolis, la dernière d'entre elles » (Pseudo-Scymnos, *Périégèse*, 206-216). La deuxième source correspond à un passage de Strabon, qui écrit à l'époque d'Auguste : « Plus tard, les Massaliotes (…) fondèrent les villes qui leur servent de bastions avancés, les unes du côté de l'Ibérie contre les Ibères (…), les autres, Rhoè et Agathè, contre les Barbares qui habitent aux abords du Rhône, d'autres enfin, Tauroention, Olbia, Antipolis et Nikaia contre le peuple des Salyens et contre les Lygiens qui habitent les Alpes » (Strabon, *Géographie*, IV, 1, 5). D'autres mentions plus lacunaires sont présentes : chez Pline (au I^er^ siècle de notre ère) et chez Etienne de Byzance (V^e^ siècle de notre ère). Etienne de Byzance cite une « Rhodanousia » comme « ville de Massalie » dans ses *Ethniques*. Pline évoque une « Rhoda Rhodiorum » dans sa description du littoral gaulois, en progressant vers l'est depuis les Pyrénées : « Ruscino, des Latins; le fleuve Atax (Aude), descendant des Pyrénées et traversant le lac Rubrensis ; Narbo Martius, colonie de la dixième légion, éloignée de la mer de 12 000 pas ; les fleuves Arauris (Hérault), Liria (Lez) ; sur le reste, un petit nombre de villes, à cause des étangs qui bordent le rivage ; Agde, appartenant jadis aux Marseillais ; la contrée des Volques Tectosages, le lieu où fut Rhoda des Rhodiens, et d'où provient le nom du Rhône, le plus riche fleuve de la Gaule (Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, III, 5 (4), 2). Les indications de ces textes sont certes lacunaires mais relativement précises et surtout concordantes quant à la proximité de cette ville, fondée ou occupée par des Phocéens de Marseille, avec le Rhône.

Ces sources ont été réexaminées récemment par Maria José Pena dans la publication concernant le ville de Rhodè en Catalogne (Pena 2006). Elle revient notamment sur la correction apportée au manuscrit de Strabon concernant le passage sur les colonies massaliètes (Strabon IV, 1, 5) dont le Rhoè est glosé en Rhodè, ou chez Lasserre (éditions des Belles Lettres) en Rhodanousia. Elle estime la correction Rhodè meilleure car plus économique et c'est de fait une leçon acceptée par d'autres qui y voient alors une simple contamination avec la ville de l'Empurdan (Py 2007). Maria José Pena quant à elle développe l'idée qu'il s'agit dans le texte de Strabon de la ville même de Catalogne (Pena 2006, p. 44), en prenant pour argument principal qu'il faut suivre l'ordre de l'énumération de Strabon où Rhoè apparaît en premier, avant Agathè – et l'ordre des colonies provençales correspond de fait à la réalité géographique. C'est cependant faire peu de cas de la suite du texte de Strabon qui précise que ces deux colonies sont installées « contre les Barbares qui habitent autour du fleuve Rhodanos », autour du Rhône donc, ce qui convient mal à une identification de cette Rhoè avec la Rhodè d'Ibérie. Le fait que la phrase de Strabon concerne bien les deux villes de Rhoè et

d'Agathè semble confirmé par le parallèle avec la deuxième partie du texte concernant les colonies provençales, où les quatre villes de Tauroention, Olbia, Antipolis et Nikaia sont citées à la suite les unes des autres avant la précision « contre les Salyens et contre les Ligures qui habitent les Alpes ». De plus, dans la phrase précédant le passage cité ci-dessus, Strabon parle de façon identique des villes fondées « en Ibérie pour se protéger des Ibères », sans les citer nominativement puisqu'il est en train de décrire la Gaule et que l'Ibérie a fait l'objet du livre III de sa *Géographie*.

Examinant ensuite la question même de Rhodanousia, Maria José Pena propose d'y voir une simple falsification en avançant l'idée qu'aucune ville portant ce nom n'aurait existé : « me inclino a pensar que Rhodanousia no es mas que una creación literaria ligada a la falsa tradición de la expansión rodia arcaica hacia Occidente. » (Pena 2006, p. 48). Cette position semble tout de même un peu extrême et revient surtout à nier toute réalité à plusieurs sources littéraires. Certes des confusions existent chez les auteurs antiques, certes des mythes et quelques enjeux idéologiques ont également pu contaminer un certain nombre de sources littéraires, toutefois la réalité de Rhodanousia et sa proximité avec le Rhône semblent difficiles à remettre totalement en cause, même si l'archéologie n'a pas (encore ?) apporté de réponse satisfaisante à son identification. Nombre de sites mentionnés par les textes n'ont pas trouvé de correspondance archéologique (*Hemeroskopeion* et *Mainake* par exemple pour rester dans le domaine phocéen), on n'en nie pas pour autant l'existence. L'un des points d'achoppement importants de ces localisations des sites antiques relève de la caractérisation des données matérielles dont disposent les archéologues.

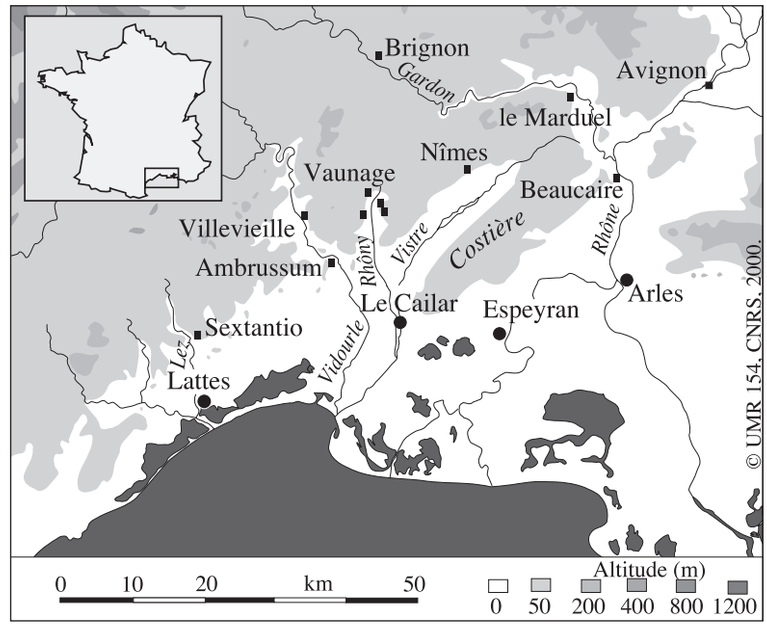

Fig. 501. carte de situation (DAO R. Roure).

Données archéologiques : le site du Cailar

Les identifications de Rhodanousia ont été multiples depuis la fin du XIX^e^ siècle : Beaucaire et Arles en particulier ont souvent été proposées (Benoit 1965). Cependant, pour ces deux habitats, d'autres noms antiques sont connus : *Ugernum* pour Beaucaire, attesté par des sources littéraires et épigraphiques ; *Theline* pour Arles « du temps où les Grecs l'habitaient » selon Festus Aviénus dans son *Ora Maritima* (v. 681-683). Certains chercheurs retiennent pourtant encore cette dernière hypothèse en parlant de « Rhodanousia-Thelinè » (Arcelin 2008, p. 260). Le site d'Espeyran à Saint-Gilles, dont les vestiges étaient connus depuis le début du XX^e^ siècle, était parfois mentionné pour la localisation de Rhodanousia, quand il n'était pas identifié à Héracléa (ville citée par Pline, *Histoire Naturelle*, 3, 33). Les résultats des fouilles archéologiques menées dans les années soixante-dix ont conduit Guy Barruol et Michel Py à proposer d'identifier formellement Espeyran avec la Rhodanousia des sources antiques (Barruol, Py 1978). Cette assimilation a ensuite été remise en cause par Michel Bats en raison des différences de proportions et de faciès des céramiques de cuisine d'Olbia et d'Espeyran (Bats 1988). Toutefois, l'habitude s'est ancrée de mentionner Espeyran quand on cite Rhodanousia, en l'absence d'autre habitat susceptible de correspondre à cette ville, et en raison de la faiblesse de la surface fouillée (25 m^2) qui laisse la porte ouverte à toutes les hypothèses. Pourtant, en 2000, la découverte d'un nouveau site au sein du village du Cailar dans le Gard **(fig. 501**), jusque-là resté à l'écart des recherches, a contribué à relancer le débat sur la caractérisation des sites du Languedoc oriental car il présente un faciès mobilier très proche de celui d'Espeyran, et pourrait donc se poser comme candidat pour l'identification de Rhodanousia si les mêmes critères étaient adoptés aujourd'hui. Nous verrons pourtant comment l'affinement de nos grilles d'analyse a conduit à aborder différemment cette question et à mettre au centre de nos préoccupations le système de comptoirs qui maillent le littoral du Languedoc oriental ; malgré tout, l'identification de l'un de ces comptoirs comme un établissement massaliète constituerait une donnée significative pour l'interprétation de l'ensemble de cette

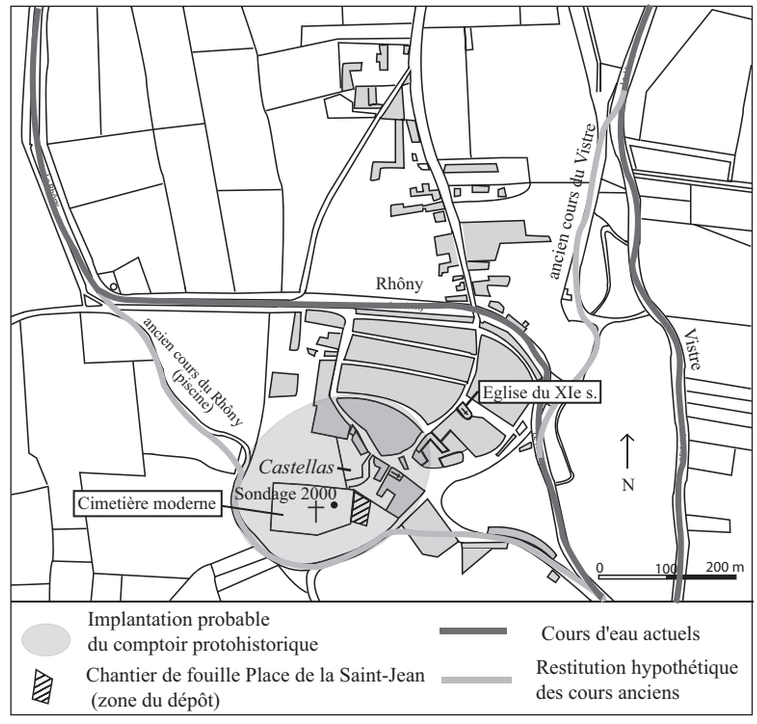

Fig. 502. plan de localisation des fouilles du Cailar (DAO R. Roure).

région et des relations de chacune de ces agglomérations les unes avec les autres. Nous devons assurément nous interroger sur la concurrence ou la complémentarité possible de chacun de ces sites du Languedoc occidental – Lattes, Le Cailar, Espeyran, Arles – extrêmement proches les uns des autres, puisqu'on ne compte pas plus de 15 km de distance entre chaque site. Or pour mieux appréhender ces relations, définir leur statut apparaît comme essentiel[1], et nous souhaitons contribuer à enrichir ce débat en présentant ici les données caractérisant le site nouvellement repéré du Cailar.

Le site du Cailar est resté longtemps à l'écart des préoccupations des archéologues malgré la découverte fortuite de deux chenets protohistoriques dans le village actuel (Garmy, Pey 1974). Ce n'est qu'après un programme de prospection (Raynaud 2002) et un sondage stratigraphique, réalisé en 2000 dans le cimetière construit au XIX^{e} siècle (Py, Roure 2002), que le site a été identifié comme un comptoir de commerce similaire à ceux de Lattes ou d'Espeyran. Des fouilles programmées s'y déroulent chaque année depuis 2003, sur la place de la Saint-Jean, et permettent progressivement de mieux connaître cet habitat : un important dépôt d'armes et de têtes coupées ayant fonctionné durant tout le III^{e} siècle avant notre ère est en cours de dégagement (Roure *et al*. 2006 ; Girard, Roure à paraître) et parallèlement les premiers niveaux d'occupation sont étudiés dans le cadre d'un sondage encore limité.

L'habitat protohistorique s'est installé sur une légère éminence naturelle, émergeant à quelques mètres d'altitude au-dessus de la plaine marécageuse, au pied de la bordure occidentale de la Costière, une terrasse quaternaire s'élevant à 75 m environ (en moyenne). C'est au sein de la confluence entre le Rhôny, qui vient de la plaine de la Vaunage, et le Vistre, qui coule au sud de Nîmes, que l'habitat a été installé, enserré par les bras de ces cours d'eau (**fig. 502**). Les couches d'occupation les plus anciennes reconnues pour l'instant datent du tout début du V^{e} siècle avant notre ère mais les niveaux de fondation n'ont pas encore été atteint ; aucune céramique résiduelle ne remonte toutefois au-delà du dernier quart du VI^{e} siècle avant notre ère.

Les fouilles programmées de la place de la Saint-Jean ont révélé la présence d'un rempart de pierres liées à la terre de 2,60 m de large, comportant une élévation en adobes dont une partie a été observée en place lors de la campagne 2008 (Roure *et al*., à paraître). Ce rempart présentant un socle en pierre et une élévation en briques d'argile crue a été mis en place au moins au V^{e} siècle avant notre ère. Dans une phase ultérieure qui n'est pas encore datée avec précision, ce premier rempart est reconstruit totalement en pierres et agrandi vers l'extérieur pour former une courtine de 3,80 m de large. L'organisation interne et les formes de l'habitat sont encore très peu connues mais la présence de murs en pierres ainsi que de murs en terre est attestée et l'utilisation de la brique crue dans l'habitat domestique semble probable puisqu'on en trouve de nombreuses traces dans les remblais qui ont été fouillés jusqu'à présent. L'un des aspects originaux des techniques architecturales reconnues au Cailar est la présence de pierre taillée dès le V^{e} siècle avant notre ère : deux blocs parfaitement taillés ont été retrouvés en remploi dans un piédroit de porte daté du tout début du IV^{e} siècle avant notre ère, et un morceau de fronton sculpté, de très belle facture (**fig. 503**), a été retrouvé dans un remblai. Ces trois éléments ont été étudiés par Jean-Claude Bessac qui a repéré les traces d'outils rarement attestés en Gaule méridionale à cette

1 C'est pourquoi un nouveau programme de recherche a également été lancé sur le site d'Espeyran : des prospections géophysiques ont été réalisées en 2007, complétées par des sondages de terrain à partir de 2008.

Fig. 503. un fragment de linteau taillé provenant du sondage du cimetière (cl. R. Roure).

date (scie à joint) et a déterminé que les deux blocs présentaient des dimensions compatibles avec la métrologie grecque usitée à Marseille (Py, Roure 2002, p. 199-202).

Après l'architecture, examinons le faciès céramique de cet habitat ; la surface fouillée est encore relativement faible, et nous n'avons pas des séquences continues et identiques sur les deux zones fouillées (le cimetière et la place de la Saint-Jean), distantes de 30 m environ ; cependant près de 10 000 tessons ont déjà été comptabilisés, ce qui est autant que pour le site d'Espeyran. Les données du sondage du cimetière ayant déjà été publiées (Py, Roure 2002), nous présentons ici en complément un tableau de comptage des fragments de céramique de la zone de la place de la Saint-Jean, par quart de siècle, pour l'ensemble du V^e^ siècle avant notre ère pour lequel nous avons une séquence continue dans un même sondage (**fig. 504**). L'échantillon est certes encore faible pour la première moitié de la période, mais il donne un aperçu d'une phase qui n'avait pas encore été documentée sur le site du Cailar, le niveau le plus ancien atteint dans le sondage du cimetière étant daté de 450 avant notre ère. L'un des points les plus remarquables est l'évolution de la proportion des amphores qui passent de 20 % à 82 % de la totalité des fragments, les amphores massaliètes y représentant de 65 % pour la période 500/475 av. J.-C. à 99,5 % pour la période 425/400 av. J.-C. La représentation de la vaisselle est bien sûr inversement proportionnelle et au sein de celle-ci les céramiques tournées fines évoluent de 17 à 3 %, les taux de céramiques communes tournées varient entre 5 et 10 %, enfin la proportion de céramique non tournée connaît une chute spectaculaire puisqu'elle passe de 53 % à 3,5 % (nombre de fragments de CNT par rapport au total de la vaisselle ; si on regarde la proportion de CNT rapportée à la totalité des fragments, les taux diminuent de 68 % au début du Ve siècle à moins de 30 % à la fin de la période étudiée).

Les faciès du Cailar et d'Espeyran sont donc très proches : des quantités très importantes d'amphores massaliètes – surtout à partir du milieu du V^e^ siècle

Comptages sur les fragments		-500/-475		-475/-450		-450/-425		-425/-400	
CTF (céramiques tournées fines)		58 (17,9%)		116 (11.22%)		408 (9.74%)		27 (3.09%)	
	cl-peinte		8 (3.16%)		49 (9.4%)		230 (20.26%)		14 (13.46%)
	attique		1 (0.4%)		21 (4.03%)		149 (13.13%)		12 (11.54%)
	gris mono		49 (19.37%)		32 (6.14%)		25 (2.2%)		
	pseudo-at						4 (0.35%)		1 (0.96%)
	grec-or				8 (1.54%)				
	autres fines				6 (1.15%)				
CCOM (céramiques communes)		22 (6.79%)		116 (11.22%)		415 (9.91%)		46 (5.27%)	
	pâte claire		15 (5.93%)		104 (19.96%)		360 (31.72%)		29 (27.88%)
	cct-lor				2 (0.38%)		36 (3.17%)		15 (14.42%)
	com-itagr				4 (0.77%)		3 (0.26%)		
	com-etr		1 (0.4%)				1 (0.09%)		
	com-gre		5 (1.98%)						
	com-ib				2 (0.38%)				
	mort-m				3 (0.58%)		6 (0.53%)		2 (1.92%)
	autres com		1 (0.4%)		1 (0.19%)		9 (0.79%)		
CNT (céramiques non tournées)	CNT-Lor	173 (53.4%)	173 (68.38%)	289 (27.95%)	289 (55.47%)	312 (7.45%)	312 (27.49%)	31 (3.55%)	31 (29.81%)
TOTAL VAISSELLE		253 (78.09%)		521 (50.39%)		1135 (27.11%)		104 (11.91%)	
AMPHORES		67 (20.68%)		503 (48.65%)		2906 (69.41%)		720 (82.47%)	
	a-mas		44 (65.67%)		405 (80.52%)		2647 (91.09%)		717 (99.58%)
	a-etr		10 (14.93%)		80 (15.9%)		101 (3.48%)		2 (0.28%)
	a-pun						7 (0.24%)		
	a-ibé		3 (4.48%)		16 (3.18%)		28 (0.96%)		
	a-gre		6 (8.96%)		1 (0.2%)		120 (4.13%)		
	a-autres		4 (5.97%)		1 (0.2%)		3 (0.1%)		
DOLIUM		4 (1.23%)	4 (100%)	10 (0.97%)	10 (100%)	146 (3.49%)	146 (100%)	49 (5.61%)	49 (100%)
TOTAL		324 fragments		1034 fragments		4187 fragments		873 fragments	

Fig. 504. tableaux de comptage des fragments de céramiques (zone de la place de la Saint-Jean).

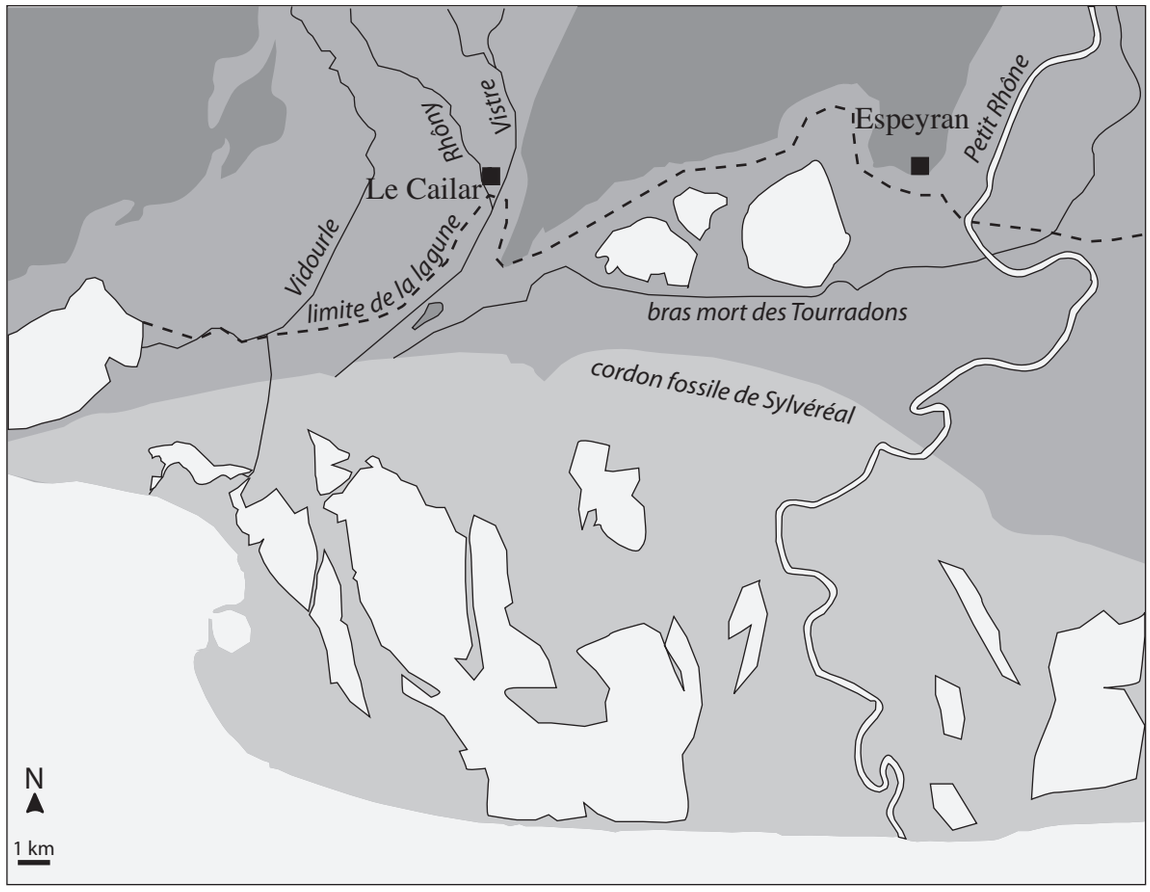

Fig. 505. évolution du paysage de la Petite Camargue (DAO R. Roure d'après une carte de T. Rey).

av. n. è. pour le Cailar – posant ces deux sites comme des places d'échanges, des gateway communities pour reprendre la nomenclature proposée par Michel Bats (Bats 1992), mais aussi des proportions fortes d'importations de céramiques fines (attiques et claires massaliètes) et corrélativement des taux de céramiques non tournées relativement faibles. Par certains aspects, le faciès des céramiques qui se dessine pour le site du Cailar est également proche de celui établi pour Arles à partir des fouilles du Jardin d'Hiver (Arcelin 1995) : on y remarque en particulier une présence assez forte d'amphores grecques et des courbes de céramiques fines importées et de céramiques non tournées s'inversant à certaines périodes (Py, Roure 2002, p. 209, fig. 35). Il ne semble pas impossible d'imaginer pour l'habitat du Cailar un destin relativement similaire à celui de Theline-Arelate, avec une occupation phocéenne ancienne suivie d'une appropriation, ou réappropriation, du comptoir par les populations locales, qui se traduit au Cailar par la mise en place au début du III^{e} siècle avant notre ère d'un espace rituel lié à la pratique gauloise de la tête coupée et des dépôts d'armes (Roure *et al*. 2006 ; Girard, Roure à paraître), un espace et une période chronologique où les proportions de céramiques massaliètes restent néanmoins très importantes.

Le faciès mobilier ainsi que les éléments architecturaux du site du Cailar présentent donc un visage très méditerranéen avec une forte coloration massaliète, très proche de ce que l'on connaît des sites de Lattes, d'Espeyran, ou d'Arles, même si chacun de ces sites présente également des spécificités fortes. Notons qu'au Cailar la présence des céramiques massaliètes est importante dès le tout début du V^{e} siècle avant notre ère, à une époque où ce sont les amphores étrusques qui sont majoritaires sur le site de Lattes (Py *et al*. 2006). Peu d'éléments par contre distinguent les faciès du Cailar et d'Espeyran, ce qui laisse donc largement ouvert le débat sur la localisation de Rhodanousia.

Evolution du paysage en Languedoc oriental

L'un des éléments les plus prégnants des sources antiques parlant de Rhodanousia est la proximité de cette ville avec le Rhône, donc l'une des données du

Fig. 506. carte des cités antiques de Gaule dressée par Sanson d'Abbeville en 1642 (cl. BNF, Py 2006).

problème est posée par la géographie de cette région que les archéologues et les historiens ont trop souvent perçue comme immuable ou quasiment immuable. Certes les auteurs anciens parlent de plusieurs bras du Rhône, mais on imaginait généralement toujours une emprise du delta sensiblement identique à celle d'aujourd'hui. Or les études géomorphologiques menées au cours de ces dix dernières années dans toute la basse vallée du Rhône ont montré une situation bien plus complexe et surtout une évolution très importante de cette région depuis l'âge du Fer (Vella *et al*. 2005, Rey 2006).

Ces travaux ont apporté deux éléments fondamentaux : le premier concerne la situation lagunaire au sud des Costières et le second la localisation des anciens bras du Rhône. En effet, le paysage que l'on voit aujourd'hui résulte d'une évolution très importante au cours des deux derniers millénaires, marquée par une phase d'atterrissement des lagunes extrêmement poussée à partir de l'époque romaine ; ainsi tout le sud de la région, depuis le cordon fossile de Silvéréal jusqu'au rivage actuel (**fig. 5**), est le fruit de comblements récents, alors qu'auparavant la mer s'avançait jusqu'au cordon de Silvéréal, qui la séparait d'une vaste lagune touchant la Costière. Il ne faut pas imaginer forcément une lagune unique, d'un seul tenant, mais plutôt, sans doute, une série d'étangs reliés les uns aux autres, des zones marécageuses traversées de chenaux navigables, dont les trois étangs existant encore au sud de la Costière sont les vestiges. Cette lagune, ou plutôt ce système lagunaire, mettait vraisemblablement en communication tous les comptoirs du Languedoc oriental, et au-delà vers l'Ouest, peut-être jusqu'à Agde. A l'Est, les bras du Rhône se présentaient différemment, comme les textes antiques en donnent l'écho : je ne m'attacherai ici qu'au cours le plus occidental, la branche espagnole de Pline (Histoire Naturelle, 3, 33) à laquelle pourrait correspondre le bras dit des Tourradons. Ce bras du Rhône coulait, selon les travaux de Tony Rey, dans une crevasse qui suivait le sud de la Costière en traversant la lagune (ou la série d'étang) avant de se jeter dans l'étang de Mauguio ou des Lattarenses pour reprendre l'appellation de Pline ; ce bras n'était peut-être plus vraiment actif à l'âge du fer,

mais très probablement navigable dans certaines conditions (Rey 2006). Ainsi, un bras du grand fleuve Rhône passait certes à côté d'Espeyran, mais aussi juste au sud du Cailar, et en naviguant sur le Rhône depuis Arles par exemple, et en suivant la branche la plus occidentale du fleuve, on passait d'abord devant Espeyran puis devant Le Cailar avant de déboucher dans la lagune qui occupait alors le sud de la région.

A titre anecdotique, nous pouvons citer une carte des villes antiques de Gaule dressée par Sanson d'Abbeville en 1642 (Py 2006) qui indique la ville de Rhode sur la rive droite du Rhône, au sein d'autres cités antiques de la région : Lattara, Ambrussum, Nemausus, Ugernum, Arelate, Glanum, etc (**fig. 506**). Nous pouvons observer que la ville portant le nom de Rhode n'a pas été placée contre le plus occidental des bras du Rhône qui sont figurés sur la carte, mais entre deux autres fleuves que leur position nous amène à identifier comme le Vidourle à l'ouest (et Ambrussum est bien figuré sur ce fleuve) et le Vistre à l'est, qui prend sa source au sud de Nîmes. Or le site archéologique qui correspond à cette localisation, entre le Vidourle et le Vistre, est celui du Cailar (situé sur la rive droite du Vistre), une ville dont l'occupation protohistorique n'a été repérée que dans le dernier tiers du XIX^{e} siècle [2]. A priori, ce type de carte était dressé en se référant aux sources littéraires, mais la précision de certaines localisations – dont celle de Rhode – et le nombre des villes indiquées, pourraient faire imaginer que Sanson d'Abbeville, géographe reconnu, au service du roi Louis XIV, a eu sous la main des documents aujourd'hui disparus qui gardaient la mémoire de cartes bien antérieures, et qu'on aurait donc là un témoignage de cette réalité ancienne. On suppose bien que Festus Avienus avait sous la main un périple massaliète vieux de onze siècles à l'époque où il écrit, et Etienne de Byzance cite Hécatée de Milet, à douze siècles d'intervalle. Nous restons bien entendu dans le pur domaine de l'hypothèse, mais on peut légitimement s'interroger sur les raisons qui ont amené l'auteur de cette carte à une telle localisation de la cité de Rhode, qui ne se conforme pas strictement aux informations des auteurs de l'Antiquité puisqu'elle n'est pas placée immédiatement à côté du Rhône. Une piste pour comprendre la genèse de cette carte réside peut-être dans l'hydronyme du Rhôny, qui coule de la Vaunage au Cailar et qui a pu être perçu comme le souvenir d'une occupation ancienne. Notons à ce propos que le cartulaire de Notre-Dame de Nîmes, daté de 960, donne le nom de Saraonicus pour ce cours d'eau, celui de Rouanis, puis Roanis, puis Ronis apparaissant au XIV^{e} siècle. Ce changement de nom lui-même pourrait être interprété comme le témoin d'une mémoire de cette ville de Rhodanousia ou Rhoè, de même que la toponymie a conservé les noms de Lattara (Lattes), Antipolis (Antibes) ou Nikaia (Nice).

Le but de cet article n'est pas de démontrer que le site du Cailar pourrait être identifié avec la Rhodanousia des textes antiques mais de montrer qu'il y a simplement des données tout à fait similaires à celles d'Espeyran. Pourtant, quand les premiers éléments de ce site ont été présentés en 2002, la prudence a prévalu, car l'identification des implantations coloniales grecques apparaissait globalement trop aléatoire, qu'on parle de Rhodanousia ou d'autres installations attestées ou non par les textes (La Monédière, ou encore Béziers pour lesquels des discussions parfois très vives ont lieu) ; tout réside en fait dans la difficulté à parler d'identité – et le statut d'implantation coloniale relève évidemment des questions d'identité – à l'aide des seules données de la culture matérielle. Peut-on alors trancher ou faire pencher la balance vers l'une ou l'autre proposition ? pas dans l'état actuel de nos connaissances me semble-t-il, même si cette donnée pourrait être déterminante pour mieux appréhender le système des comptoirs littoraux qui maillent le Languedoc oriental. L'implantation de ces comptoirs, régulièrement installés au débouché des principaux fleuves de la région : Lattes dans le delta du Lez, Le Cailar au confluent du Vistre et du Rhôny, Espeyran et Arles sur les bras du Rhône, semble répondre à une volonté de maîtriser les échanges commerciaux entre la Méditerranée et l'arrière-pays gaulois. C'est l'origine de cette volonté qui doit être déterminée : massaliète ou indigène ? La question de Rhodanousia est ici fondamentale, même si les données archéologiques peuvent aussi apporter d'autres éléments de réponse : la similarité des faciès céramiques semble par exemple difficilement compatible avec une concurrence forte de ces deux comptoirs qui présentent des proportions presque identiques d'importations, notamment d'amphores massaliètes, qu'on est tenté de lier à un approvisionnement identique, sans que l'un des sites ait bénéficié d'un statut privilégié, mais l'on ne doit pas négliger les éléments chronologiques alors même que la totalité de la séquence chronologique du site du Cailar n'est pas encore connue. La fondation de Rhodanousia a pu jouer un rôle de moteur, offrant un modèle d'implantation aux populations locales qui auraient alors saisi l'occasion d'être partie prenante de ces trafics.

2 Eugène Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, Paris, 1868, p. 52.

BIBLIOGRAPHIE

Arcelin 2008 : Arcelin (P.) – La tête humaine dans les pratiques culturelles des Gaulois méditerranéens. *In* : Brochier (J.E.), Guilcher (A.) et Pagni (M.) éd., *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*, Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie, 2008 (Supplément au *Bulletin Archéologique de Provence*, 5, 2008) p. 257-284.

Arcelin 1995 : Arcelin (P.) – Arles protohistorique, centre d'échanges économiques et culturels. *In* : Arcelin (P.), Bats (M.), Garcia (D.), Marchand (G.) et Schwaller (M.) éd., *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels* (Trav. du Centre C.-Jullian, 15), Paris/Lattes, Errance/A.D.A.M. éd.,1995, p. 492 (Et. Massa. 4), p. 325-338.

Barruol, Py 1978 : Barruol (G.) et Py (M.) – Recherches récentes sur la ville antique d'Espeyran à Saint-Gilles-du-Gard. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 11, 1978, p. 19-100.

Bats 1992 : Bats (M.) – Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral méditerranéen gaulois (VI^{e} – I^{er} s. av. J.-C.). *In* : Bats (M.), Bertucchi (G.), Conges (G.) et Treziny (H.) dir., *Marseille grecque et la Gaule*, Actes des colloques de Marseille (1990) (Trav. du Centre C.-Jullian, 11), Lattes/Aix-en-Provence, A.D.A.M. éd./Univ. de Provence,1992, p. 502 (Et. Massa. 3), p. 263-278.

Bats 1994 : Bats (M.) – La vaisselle culinaire comme marqueur culturel : l'exemple de la Gaule méridionale et de la Grande-Grèce (IV^{e} – I^{er} av. J.-C.). *In* : *Terre Cuite et société, la céramique, document technique, économique, culturel*, XIV^{e} rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Juan-les-Pins, éd. APDCA, 1994, p. 407-424.

Bats 2004 : Bats (M.) – Les colonies massaliètes de Gaule méridionale. *In* : Agusta-Boularot (S.) et Lafon (X.), *Des Ibères aux Vénètes*, Rome, Ecole française de Rome, 2004 (Coll. De l'Ecole française de Rome – 328), p. 51-64.

Bats 1989 : Bats (M.) – Les établissements massaliètes. *In* : Février (P.A.) dir., *La Provence des origines à l'an Mil*, Rennes, 1989, p. 213-222.

Bats 1988 : Bats (M.) – *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v.350-v.50 av. J.-C.).Modèles culturels et catégories céramiques*, Paris, éd. du CNRS, 1988, p. 271, pl. 72 (*RAN*, supplément 18).

Benoit 1965 : Benoit (F.) – *Recherches sur l'hellénisation de la Gaule*, Aix-en-Provence, Ophrys, 1965, p. 335 (Publications des Annales de la Faculté des Lettres).

Ducat 1982 : Ducat (J.) – Antipolis et Nikaia. *Ktema*, 7, Strasbourg, 1982, p. 89-99.

Garcia, Marchand 1995 : Garcia (D.) et Marchand (G.) – A propos du faciès céramique d'Agde (Hérault), *Sur les pas des Grecs en Occident, Etudes Massaliètes* 4, Paris-Lattes,1995, p. 99-103.

Garmy, Pey 1981 : Garmy (P.) et Pey (J.) – Deux chenêts zoomorphes découverts au Cailar, Gard. *DocAMérid*, 4, Aix-en-Provence, 1981, p. 185-188.

Girard, Roure à paraître : Girard (B.) et Roure (R.) – Le mobilier métallique du dépôt du Cailar (Gard) : quantification, composition et traces de manipulations destructives. *In* : *Actes de la table ronde internationale de Neuchâtel, 1-3 novembre 2007*, à paraître.

Hermary *et al.* 1999 : Hermary (A.), Hesnard (A.), Treziny (H.) – *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*, Paris, Errance, 1999, p. 181.

Nickels 1976 : Nickels (A.) et Marchand (G.) – Recherches stratigraphiques ponctuelles à proximité des remparts antiques d'Agde. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, IX, 1976, p. 45-62.

Nickels 1982 : Nickels (A.) – Agde grecque. Les recherches récentes. *In : Focei dall'Anatolia all'Oceano. Actes du colloque de Naples 1981*, Naples, 1982 (*La Parola del Passato*, 204-207), p. 123-130.

Pena 2006 : Pena (M.J.) – Fuentes Literarias sobre la colonia griega de Rhode (Iberia). *In* : *La colònia grega de* Rhode (*Roses, Alt Empordà*), Gérone, Musée d'Archéologie de Catalogne, 2006 (série monographique 23), p. 41-52.

Py 2007 : PY (M.) – La question d'Espeyran-Rhodanousia. *In* : *D'Espeyran à Saint-Gilles, de l'Antiquité au Moyen Âge*, Nîmes, Conseil Général du Gard, 2007, p. 33-43 (Archéologies gardoises 4).

Py *et al.* 2006 : PY (M.), Lebeaupin (D.), Séjalon (P.) et Roure (R.) – Les Etrusques et Lattara : nouvelles données. *In* : *Gli Etruschi da Genova ad Ampurias. Atti del XXIV convegno di studi etruschi ed italici*, Marseille-Lattes 2002, Pise – Rome, 2006, 583 - 608

Py, Roure 2002 : Py (M.), Roure (R.), avec la coll. de Alonso Martinez (N.), Bessac (J.C.), Gardeisen (A.), Piquès (G.) – Le Cailar (Gard). Un nouveau comptoir lagunaire protohistorique au confluent du Rhôny et du Vistre. *DocAMérid*, 25, 2002, p. 171-214.

Raynaud 2002 : Raynaud (C.) – Les Virunes, Le Castellas et la localisation de Virinn (AE). Le Cailar (Gard). *In* : Fiches (J.L.) dir., *Les agglomlérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon, II, Monographie d'Archéologie Méditerranéenne* 14, Lattes, 2002, p. 578-581.

Rey 2006 : Rey (T.) – *Dynamiques hydro-sédimentaires de la Petite Camargue à l'Holocène*, Thèse nouveau régime de Géographie Physique, Université Montpellier III – Paul-Valery, 2006, p. 308.

Rouillard 1995 : Rouillard (P.) – *Les emporia* dans la Méditerranée occidentale aux époques archaïque et classique, dans *Les Grecs et l'Occident, Actes du colloque de la villa «Kérylos» (1991)*, coll. de l'Ecole française de Rome, 208, Ecole Française de Rome, Palais Farnèse, 1995, p. 95-108.

Roure *et al.* 2006 : ROURE (R.), avec la collaboration de Duday (H.), Gardeisen (A.), Girard (B.), Lenorzer (S.), Marchand (G.), Piques (G.), Schwaller (M.) – Armes et têtes coupées au Cailar (Gard) : premiers éléments de réflexion sur un dépôt rituel en Gaule méditerranéenne. *In* : *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges (est de la France, Suisse, sud de l'Allemagne). Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer. Actes du XXIX^{e} colloque international de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006, (Annales littéraires ; Série « Environnement, sociétés et archéologie »), p. 653-658.

Roure *et al.* à paraître : Roure (R.), Piques (G.), Leroux (B.) – Le rempart du Cailar. *In* : Les fortifications protohistoriques de Gaule méridionale, dossier des *DocAMérid*, Lattes-Aix-en-Provence, à paraître.

Vella *et al.* 2005 : Vella (C.), Fleury (T.J.), Raccasi (G.), Provansal (M.), Sabatier (F.) et Bourcier (M.) – Evolution of the Rhône delta plain in the Holocene. Marine *Geology*, 2005, p. 235-265.

Voyage en Massalie : *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud* (Catalogue de l'exposition, Marseille, 19 novembre 1990- 24 février 1991), Marseille, 1990, p. 255.